

MOIS DE LA MISSION : BRANCHE SUR LE MONDE

**Un coquillage à l'oreille, un jeu d'enfants ...petits et grands : *tu entends le bruit de la mer ?*
Aujourd'hui, on pourrait ajouter : *tu entends le bruit du monde ?***

Tu entends les cris de joie des enfants de Haïti, de Thaïlande, du Rwanda, des Iles Philippines ou du Mexique lorsqu'ils participent aux grandes fêtes de la nature.

Tu entends le chant des femmes du Monde : congolaises, honduriennes, chinoises ou capverdiennes, lorsqu'elles hachent la terre de leur houes au rythme de mélodies soutenues par les enfants ?

Tu entends les « ho-hisse » criés dans toutes les langues par celles et ceux qui hissent un bateau de pêche sur la berge, qui extraient l'eau potable du fond d'un puits, qui traînent un tronc d'arbre sur des kilomètres pour faire un pont, ou qui poussent des charrettes de nourriture sur les pentes arides de collines ou dans les artères des grandes villes ?

Bruits du Monde

On peut multiplier à l'infini les bruits de ce monde : les outils du travail des champs, les mélodies des femmes dans leurs travaux quotidiens, les cris d'enfants réclamant la nourriture, les pleurs de mamans sur leur fils tués en Afrique, au proche Orient, en Colombie ou en Belgique, le bruits des machines dans les industries, celui des véhicules sur les routes. Et il ne faut pas oublier les cris de protestation, cris de douleur de centaines de millions de femmes et d'hommes dans le monde qui réclament justice, paix, respect des lois, restitution de leurs terres cultivables, de leurs forêts, leurs sources, leurs eaux poissonneuses confisquées par la dérégulation du marché mondial.

Mission et coquillage

La Mission, c'est être à l'écoute de ces bruits, écoute attentive, écoute avec le cœur, les yeux. C'est une écoute attendrie, une écoute empreinte de respect et pleine d'émotions.

N'est-ce pas une pareille écoute qui permet chaque jour à des millions de femmes et d'hommes dans le monde d'être attentifs aux difficultés de celles et ceux qu'ils côtoient et d'apporter leur petite pierre à la construction du Royaume. Et c'est toujours pareille écoute qui a permis à des millions de femmes et d'hommes de comprendre et de dénoncer les dangers de la pollution dans le monde, l'utilisation régulière d'enfants-soldats dans les conflits armés, les désastres occasionnés par les mines anti-personnes ou par les armes légères, la perfidie du maintien du remboursement d'une dette internationale déjà payée quatre fois etc....

Jésus « branché » ?

Branché sur le monde de son époque, Jésus l'était. A l'écoute des plus petits, il est sensible à l'injustice d'un système qui fait payer plus d'impôts aux pauvres qu'aux riches, qui assujettit le faible aux puissants, la femme à l'homme, le laïc aux chefs religieux. Une écoute « banchée » de la femme samaritaine, de Zacchée, du lépreux, du sourd et muet, du paralytique qui pose des questions à la société, à son mode de fonctionnement économique et politique, ainsi qu'à une religion au service d'une idéologie.

Missionnaire, donc branché !

De passage chez nous,

Missionnaire philippin au Cameroun depuis plus de 10 ans, **Greg** vient de prendre un temps de recul pour mieux analyser la situation. Depuis 1989, a vécu dans l'Est du Cameroun dans la région où a travaillé Jules Perpète, et où sont toujours Jos Spits, Wilfried Defour et Mgr

Roger Pirenne. Une grande partie de son temps, il la consacrait à la vite des communautés chrétiennes en milieu rural, ainsi qu'à la formation des animateurs chrétiens, catéchètes, animateurs etc... Cette mission, il la remplissait comme curé de paroisse, tout en étant en même temps, vicaire général de son diocèse.

Il vient de séjourner quelques semaines à la maison provinciale à Bruxelles, entre deux sessions de recyclage vécues en Angleterre à l'institut St Anselme. De passage à la communauté cism de la gare du Nord, il nous a confié son dilemme : on demande que je puisse rentrer travailler dans mon pays natal, les Philippines, j'hésite beaucoup, car ma Mission au Camroun est profondément encrée dans mon cœur, je ne sais pas encore quelle sera ma décision.

VINCENT KUMABOLA ET JACQUES BRISBOIS A IEGE

*Le Père **Jacques Brisbois** après avoir travaillé de nombreuses années dans les paroisses du secteur de Dison est parti s'installer dans une maison du quartier Sainte Marguerite à Liège. Le Père **Emmanuel Fonteyne**, décédé dernièrement devait aller le rejoindre dans ce projet. Actuellement un seul confrère **Vincent Kumabola** vit ce projet avec lui.*

Liège - Sainte-Marguerite : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie... »
Si je fais tel choix, ce n'est pas simplement parce que j'en ai envie, mais parce que le Christ m'y invite. Et Il nous invite souvent à faire des choses qui nous bousculent !

À Dison, j'ai trouvé des choses merveilleuses, des familles amies, très accueillantes, des personnes chaleureuses, des collaborateurs généreux, des jeunes et des enfants que j'aime bien... J'ai aussi découvert tout un monde à part : celui des démunis, des sans-papiers, des gens qui n'en sortent pas et qui sont surendettés... Et j'ai senti un appel du Christ à m'occuper un peu de toutes ces personnes mises à l'écart dans notre société de battants, et dont nos communautés chrétiennes, à part quelques personnes, ne s'occupent guère.

M'occuper d'elles, pas comme un juge ou un avocat pour travailler leur dossier : ce n'est pas ma vocation et je n'en ai pas les compétences. Pas non plus comme Saint-Nicolas. Mais un peu à la manière de Jésus : être proche d'eux, les rencontrer pour les écouter avec respect et bienveillance, en essayant de comprendre leur désarroi et leur souffrance... et les aider et les porter dans ma prière. Et aussi travailler avec tous ceux et celles qui peuvent m'aider, réfléchir avec moi, me soutenir, comme beaucoup parmi vous

Les encouragements du Père **Gabi Hénaut**, mon ami et ex-Provincial, et ceux de **Vincent Kumabola**, déjà engagé à M. S. F., m'ont amené à choisir de vivre cet appel plus intensément et plus libéré de tout ce temps que je passe à la gestion des paroisses.

Alors est né le projet de Liège, dans le fond de Sainte-Marguerite, derrière la gare du Palais. Il y a encore beaucoup de personnes qui se sentent rejetées, et elles sont de plus en plus nombreuses.. Il y a aussi beaucoup de petits groupes associatifs, souvent débordés, qui travaillent sur le terrain : accueil de jour, abri de nuit, opération thermos, enfants du quart-monde, restos du cœur, etc....

Au départ mon projet à deux dimensions : la *collaboration* avec ces groupes associatifs, chrétiens ou non, présents dans le quartier... Ensuite, plus tard, m'engager sans doute dans l'un ou l'autre groupe.

Mais surtout : la *proximité*. Dans un quartier populaire, être un lieu d'accueil, d'écoute et d'espérance ; assurer une présence de proximité avec tous.

Voilà ! C'est sans doute audacieux ; on fera ce qu'on pourra !

Tant pour Sainte-Marguerite que pour nos paroisses du secteur, c'est peut-être l'occasion d'un rajeunissement, d'un renouveau, avec l'Esprit qui souffle dans le cœur de tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté.

Jacques Brisbois.

Nouvelles en bref : Noqui

Jacques Thomas signale simplement que la saison « chaude » a été très chaude et qu'il a commencé des cours bibliques hebdomadaires en portugais. Trois personnes fidèles chaque semaine, c'est un début ! Mais ce qui l'a étonné, de se rendre compte qu'un animateur adjoint du catéchiste principal n'est pas encore baptisé. Mais c'est bien lui qui remplace le catéchiste pour animer la célébration du dimanche lorsque ce dernier est absent !

Ambroise n'a-t-il pas été choisi comme évêque de Milan alors qu'il était également catéchumène il y a des siècles ?

ENTRE DEUX FEUX AUX PHILIPPINES : Lasber Livinus Sinag

Régulièrement, les médias rapportent des événements tragiques aux Philippines : enlèvements, exécutions, bombardements par des rebelles.... Ils insinuent qu'il s'agit de conflits entre chrétiens et musulmans. Lasber Livinus Sinaga, scheidtiste philippin missionnaire dans son pays donne la parole aux groupes concernés.

Il ne s'agit pas vraiment d'un conflit religieux, écrit-il, mais plutôt de rivalités pour la possession de la terre, et d'ailleurs, de conflits avec le pouvoir politique. La communauté de Manobo où j'ai séjourné m'a donné une version plus proche de la vérité.

Assis dans la maison de bambou et d'écorces d'arbres du chef, je l'écoutais parler pendant que si les jeunes gens, armés d'armes de chasse, montaient la garde de nuit: " Avant l'arrivée des premiers colonisateurs espagnols, nos populations vivaient ici à Mindanao comme fermiers et chasseurs. Nous avions une vie paisible, ce village était très boisé et ses collines, peuplées de différentes sortes d'arbres. Nous avions nos chefs, nos guérisseurs, nos sages-femmes, notre langue et nos traditions. Nous ne manquions jamais de nourriture puisque la forêt et nos cultures nous procuraient beaucoup de fruits, de la végétation et des animaux.

À chaque pleine lune nous nous rassemblions pour prier. Nous dansions, nous rendions grâce et avions un festin communautaire. Nous avons vécu heureux pendant des siècles. Malheureusement aujourd'hui, c'est bien différent, la nourriture a pour ainsi dire disparu.

Pourtant, depuis que vous, les missionnaires, vous êtes ici pour nous aider à cultiver notre terre, nous ne craignons plus de nous confronter à ceux qui nous ont trompés. S'ils veulent nous traduire en justice, nous savons que vous êtes avec nous, et nous prouverons que cette terre appartient à nos ancêtres.

Les plus grands bouleversements datent des années 70. Un conflit qui couvait depuis longtemps éclata entre les populations d'autres îles et de tradition chrétienne, et d'autres de tradition musulmane. Ces derniers haïssaient ces colons chrétiens parce qu'ils contrôlaient des hectares de terre et les marchés.

Nous, les habitants de l'île, nous avons été pris entre deux feux. Des groupes de chrétiens fanatiques et armés aidaient les colons chrétiens, tandis que les chemises noires et le *Lost Command of Islamic Rebels*, soutenaient les musulmans. Nous, nous ne savions où aller. Quand nous essayions de nous joindre aux chrétiens, nous étions considérés comme des collaborateurs. Quand nous donnions à manger, sous la menace, aux rebelles musulmans, les chrétiens nous accusaient d'être des rebelles. Nous avons fui nos terres pendant 20 ans, mais seize familles de notre tribu sont revenues au début des années 90. Nous croyions que tout était en ordre après avoir fait enregistrer officiellement nos terres et après avoir donné 70 vaches aux colons. Mais ils nous ont trompés en nous obligeant de supprimer notre culture de plantes à racines comestibles pour cultiver des produits d'exportation. Ils ont même essayé de me tuer et m'ont tiré deux fois dans les pieds.

Pourtant, depuis que vous, les missionnaires, vous êtes ici pour nous aider à cultiver notre terre, nous ne craignons plus de nous confronter à ceux qui nous ont trompés. S'ils veulent nous traduire en justice, nous savons que vous êtes avec nous, et nous prouverons que cette terre appartient à nos ancêtres.

J'ai fini par comprendre leur lutte : ils ne demandent pas de titres de propriété. Ce qu'ils veulent c'est la sécurité, la paix dans la vie de tous les jours. Les fonctionnaires de l'état donnent des certificats de propriété aux sociétés, aux colons, aux soldats, etc..., mais pas aux populations autochtones, parce qu'elles ne veulent pas cultiver la terre pour l'industrie agricole. Les autochtones eux, ne cherchent qu'une chose : des plantes à racines comestibles, des légumes, du maïs, des arachides pour subvenir à leurs besoins quotidiens.

Nous missionnaires, nous nous engageons à les aider dans cette lutte pour préserver leur culture et leurs traditions.

René Stormacq : 20 ans au Brésil

Né à Molenbeeck St Jean René a d'abord travaillé à la paroisse universitaire à Leuven avant de partir au Brésil. Durant son bref congé à Bruxelles, il partage avec nous quelques aspects de sa mission dans le diocèse de Nova Iguaçu, périphérie de Rio.

Condamnés à vivre

Là où je suis actuellement, c'est une ville dortoir pour des centaines de milliers de personnes qui travaillent à Rio. Mais sous certains aspects cette cité ressemble plus à un égout à ciel ouvert qu'à ce qu'on entend par une cité-dortoir. C'est incroyable comment des gens doivent se résigner à vivre dans des conditions inhumaines : odeur, détritus, peu d'eau potable ou de routes, cloaque permanent. Il n'est pas étonnant alors de constater que dans ces conditions, la délinquance des jeunes commence tôt et que les maladies graves sont courantes.

Et si vous ajoutez à cela l'inconfort des transports pour aller au travail – trois heures de route matin et soir - vous aurez une image des conditions infra-humaines dans lesquelles ces gens sont obligés de vivre. En effet, s'ils sont là, c'est parce que la vie à l'intérieur des terres était devenue impossible. Bien souvent, ils ont été chassés de leurs terrains de culture par des sociétés brésiliennes ou étrangères avec la complicité de l'administration.

Royaume et sacrements

Vous comprenez que dans ces conditions, la vie sacramentaire d'une paroisse ne peut se vivre qu'en coordination totale avec la lutte pour la survie. Le Royaume de Dieu ne se vit pas dans les airs avec des anges, mais il est présent malgré toutes les apparences, à l'intérieur de ce peuple qui lutte tous les jours pour manger, dormir et se protéger des différentes violences.

Actuellement nous avons un lieu pour célébrer, mais aussi un grand hangar de 20m sur 30 qui permet aux jeunes – et adultes – de se défouler au mini-foot très populaire. Mais ces lieux sont surtout important pour que les gens se rencontrent, qu'ils échangent leurs peurs, leurs souffrances, leurs joies et surtout leurs projets.

Crise d'identité

Actuellement, l'Eglise du Brésil passe par une crise d'identité. Il y a quarante ans, elle donnait naissance aux mouvements de « communauté de base » qui a été officialisé par Vatican II (*les joies et les peines des hommes et femmes de ce monde sont les joies et les peines de l'Eglise...*). Malheureusement, en suivant ces options, certains se sont un peu égarés en négligeant trop l'aspect spirituel et sacramentaire.

C'est en réaction que certains groupes se sont lancés dans des mouvements de type plus *spirituels* qui ont inspiré une multitude de mouvements dits « charismatique » modérés ou excessifs. Ces mouvements sont évidemment encouragés par Rome et.... par le gouvernement. Ce dernier préfère en effet que l'énergie des pauvres se dépense dans des séances de prière, dans des cris et des chants plutôt que de s'unir dans des actions de solidarité et de revendications (Ndlr : personne n'a parlé d'opium du peuple).

Ministres laïcs

Heureusement, même si beaucoup de nominations d'évêques et de professeurs de séminaire sont influencées par la partie conservatrice de la curie romaine, les communautés paroissiales restent très proche des plus petits. Elles se veulent une Eglise de pauvres, fraternelle et humaine, animée par des cercles bibliques et par les laïcs. En effet, dans mon diocèse, près de 1300 « ministres » laïcs sont en fonction : ministre du baptême, ministre de l'Eucharistie, ministre de la Parole etc.... Nous sommes environ 40 prêtres pour deux millions et demi d'habitants.

Des troubles dans certaines îles aux Philippines :

Les médias nous rapportent régulièrement des événements tragiques aux Philippines : l'enlèvement de citoyens Philippinno ou étrangers, l'exécution de certains otages, des bombardements par des rebelles ou des groupes tels que Abu Sayyaf et le New People's Army. Les médias rapportent, en général, que les conflits découlent de guerres saintes entre chrétiens et musulmans : qu'en est-il exactement ? Donnons la parole à un de nos confrères indonésiens en mission aux Philippines : le Père Lasber Livinus Sinaga.

Il faut se rendre compte qu'il ne s'agit pas vraiment d'un conflit religieux. Le rôle de la religion est minime, quand on le compare aux problèmes, bien plus graves, concernant la terre et le pouvoir politique, causés par les rivalités entre différents groupes. La communauté de Manobo m'a raconté une histoire qui caractérise parfaitement les luttes pour la paix, la justice et le respect de l'identité de ces habitants.

Ce fut une vraie joie de passer deux jours chez eux, même si les jeunes gens, armés de leurs armes de chasse traditionnelle, devraient monter la garde pendant la nuit. Assis dans la maison de bambou et d'écorces d'arbres du chef, j'essayais de prêter toute mon attention à son récit : « Nos gens vivaient à Mindanao bien avant l'arrivée des premiers colonisateurs, les Espagnols en 1565. Comme fermiers et chasseurs nous avions une vie paisible.

Ce village était très boisé et ses collines étaient recouvertes de différentes sortes d'arbres. Nous avions nos propres chefs, nos guérisseurs, nos sages-femmes, notre propre langue et nos propres traditions. Nous ne manquions jamais de nourriture puisque la forêt et nos cultures nous procuraient beaucoup de fruits, de la végétation et des animaux. À chaque pleine lune nous nous rassemblions pour prier. Nous dansions, nous rendions grâce et avions un festin communautaire. Mais aujourd'hui la nourriture a pour ainsi dire disparu ».

Tout a changé dans les années 70. Un conflit persistant éclata entre les colons d'origine chrétienne, originaires d'autres îles, et les musulmans. Les musulmans haïssaient ces colons chrétiens parce qu'ils contrôlaient des hectares de terre et les marchés.

« Nous, les habitants originaires de l'île depuis toujours, nous avons été pris entre deux feux. Des groupes de chrétiens fanatiques et armés aidaient les colons chrétiens, et les chemises noires et le *Lost Command of Islamic Rebels*, soutenaient les musulmans. Nous, nous ne savions pas où aller. Quand nous essayions de nous joindre aux chrétiens, nous étions considérés comme des collaborateurs. Quand nous donnions à manger ou procurions un abri aux rebelles musulmans, parce que nous y étions forcés, les chrétiens nous accusaient d'être pro-musulmans. Après avoir erré comme des nomades pendant plus de deux décennies, seize familles de notre tribu sont revenues au début des années 90. Nous croyions que tout était en ordre après avoir enregistré notre terre au (DENR) Département de l'Environnement et des Ressources Naturelles ; et après avoir donné 70 vaches aux colons. Mais ils nous ont trompés. Ils nous ont obligés d'interrompre notre culture de plantes à racines comestibles. Pire encore, ils ont même essayé de me tuer et m'ont tiré deux fois dans les pieds. Mais depuis que vous, les missionnaires, êtes ici pour nous aider à cultiver notre terre, nous ne craignons plus de nous confronter à ceux qui nous ont trompés. S'ils veulent nous traduire en justice, nous démontrerons et prouverons que cette terre appartient à nos ancêtres ».

En écoutant son histoire j'ai fini par comprendre leur lutte. Ils ne demandent pas des certificats ou des titres de propriété, mais ce qu'ils veulent c'est la sécurité, la paix dans la vie de tous les jours. Les fonctionnaires de l'état donnent des certificats de propriété aux sociétés, aux colons, aux soldats, etc..., mais pas aux populations autochtones, parce qu'elles ne veulent pas cultiver la terres pour l'industrie agricole. Les autochtones ne cherchent qu'une chose : des plantes à racines comestibles et des légumes, du maïs, des arachides, etc..., pour subvenir à leurs besoins quotidiens.

Nous missionnaires, nous nous engageons à les aider dans cette lutte pour préserver leur culture et leurs traditions.

Tchad : aux frontières de la frontière

*Pourquoi a-t-on quitté la paroisse de Chagwa près de N'djamena la capitale pour partir plus loin, vers des terres musulmanes ? Telle est la question à laquelle **Joseph Noël**, originaire de Châtelet, a essayé de répondre lors d'une rencontre de missionnaires.*

Isolés

Il y a près de 10 ans, lorsque cism a été invité à travailler au Tchad, l'objectif n'était pas de rester confinés dans la capitale pour animer une communauté chrétienne nombreuse. Le but de notre présence ici était «missionnaire ». Il nous avait été demandé d'animer et de soutenir les minorités chrétiennes dispersées au nord dans des terres de religion traditionnelle ou musulmane.

Ces familles vivent en bonne entente avec tout le monde, mais sont totalement isolées au niveau religieux. De nombreuses autres familles ont gardé la foi et les croyances traditionnelles et n'ont nullement l'intention d'adhérer à la foi et aux pratiques de l'Islam, d'autres expriment leur sympathie pour la religion chrétienne.

D'abord s'installer

Mais nous ne pouvions nous installer dans ces régions, dès notre arrivée, nous devions nous habituer au climat, aux coutumes, aux personnes et être reconnus par eux. C'est pourquoi, nous avons accepté provisoirement la paroisse de Chagwa. Nous nous sommes investis très fort dans cette paroisse qui est aujourd'hui divisée en sept. L'animation principale reste évidemment la mission des laïcs. Et après 10 ans de présence, nous avons décidé de quitter ce lieu qui a vu nos «premiers pas ». Il est actuellement animé par des prêtres *fidei domnum* (contrat d'évêque à évêques, sans passer par un ordre missionnaire) de plusieurs nationalités.

Aux frontières

Nous devons suivre notre vocation missionnaire et aller aux frontières, au large, à 200 km de là, dans la paroisse de **Farcha**. C'est une «paroissee » au sens large, car elle couvre la superficie de plusieurs diocèses belges ! Sa population est très courageuse et vit depuis tous temps dans ces terres arides. Une bonne partie vit la religion traditionnelle, d'autres, sous l'influence du sud libyen et soudanais se sont convertis à l'Islam.

Actuellement, c'est surtout **Edmond** qui circule dans ces régions. Aux Philippines, son pays d'origine, il a connu et fréquenté des populations musulmanes. C'est un atout extraordinaire, car actuellement, il est seul à sillonner cette région à la rencontre des petits groupes de chrétiens perdus dans cet océan de terres arides.

Alors que nous parlions déjà la langue arabe du Tchad, il a étudié spécialement l'arabe islamique et de ces régions pour être capable de dialoguer avec tous. Mais c'est d'abord aux petits groupes de chrétiens et de sympathisants qu'il s'adresse. Ce sont en général des gens qui travaillent dans l'administration et qui sont venus du Sud. Les rencontres sont malheureusement trop peu fréquentes mais toujours très riches. Il faut pourtant ajouter qu'une sortie d'Edmond dure deux ou trois semaines et qu'il parcourt plus de 1000 km chaque fois.